

**Association de la Mémoire valbonnaise
et des Amis de Joseph Rocher**

**« Valbonne au temps
de la guerre de 1939-1945 »**

Portraits

Godefroy Korn (1911-2008)



**Médecin juif, résistant,
caché par les Valbonnais**



GODEFROY KORN (1911-2008)

***Médecin juif, résistant,
caché par les Valbonnais***

Médecin, Juif, résistant... Godefroy Korn (1911 - 2008) a laissé à Valbonne où il exerça de 1941 à 1975, le souvenir d'un homme affable, dévoué, disponible, dont la porte du cabinet était toujours ouverte. Naturopathe, très intuitif et psychologue dans son approche, « il avait le don » pensent même certains qui l'ont connu et qu'il a parfois soigné gratuitement. Alors qu'il était en retraite à Cannes depuis de nombreuses années, il revint au village en 2005 à l'occasion des 60 ans de la libération des camps de concentration et



A Valbonne le 24 avril 2005

d'extermination. Invité par la commune, il était accompagné de Danielle Baudot-Laksine, auteur notamment de la trilogie

« Pierre le Migrant », qui lui consacra plusieurs pages dans son ouvrage « Tant'Anna : Les années grises ».

Dans le discours qu'il fit à la population devant le monument du Souvenir, Godefroy Korn raconta son parcours et remercia notamment ceux qui l'avaient aidé durant la Deuxième Guerre mondiale : M. Chabert, secrétaire de mairie, Amerigo Balducci, Pierre Galletto frère de Marie Glorio, maître Albert Ouvrier, notaire à Valbonne, Aimé Michel, maire d'Opio, ainsi que des noms bien connus dans le village, ceux des familles Civatte, Barrème, Giraud, Raybaud, Roux et d'autres encore dont il disait « conserver le souvenir ».

Pour connaître son histoire, nous avons mis nos pas dans ceux du docteur Korn et rencontré ses proches ainsi que les descendants de ces hommes et femmes au grand cœur qui lui ont, en toute discrétion et sans en faire état bien souvent, sauvé la vie.

Godefroy Korn est né le 15 août 1911 à Itcani, petit village à l'est de la Roumanie à une centaine de kilomètres de la frontière moldave. Son père est comptable. Amoureux du latin, le jeune homme choisit la France pour y faire ses études. Il débarque à Paris en 1928 et suit les cours de la faculté de Médecine. En 1936 il passe son doctorat et publie sa thèse sur la « Contribution à l'étude des mécanismes pathogéniques des syndromes délirants post-encéphaliques » (N° 174) sous la présidence du professeur Henri Claude, spécialiste des maladies mentales et de l'encéphale, qui a joué un rôle important dans l'introduction des théories de Freud et de la psychanalyse

en France.

Un médecin militaire apprécié

En 1939, la guerre éclate. Le jeune médecin est mobilisé et affecté au service de santé du secteur fortifié du Jura, sous-secteur de Pontarlier. Il y exerce comme médecin auxiliaire du 5 avril au 1^{er} décembre 1939, donnant toute satisfaction, comme l'atteste l'annotation élogieuse de son supérieur, le médecin capitaine Marguet : *« Du 1^{er} septembre 1939 au 25 octobre 1939 a organisé le service médical de cinq unités différentes au Fort de Larmont avec compétence et un dévouement qu'il y a lieu de signaler d'une façon toute particulière. Du 25 octobre 1939 au 1^{er} décembre 1939 médecin adjoint au médecin capitaine Marguet, médecin-chef de la Place des Hôpitaux auxiliaires et du sous-secteur fortifié du Jura de Pontarlier, donne toute satisfaction dans les différents emplois qu'il exerce. Médecin traitant, donne ses soins aux malades hospitalisés avec science et dévouement.*

Adjoint au bureau, réglant les questions administratives, connaît à merveille les règlements militaires. Commandant un détachement d'infirmiers, fait preuve de la plus haute autorité et sait maintenir la discipline. Auxiliaire précieux du médecin-chef fait preuve depuis le début d'une activité et d'un zèle, méritant de par ses fonctions un avancement rapide. » Godefroy Korn obtient la Croix de guerre 39-40 et la médaille militaire à l'issue de son service. Il cherche alors un poste de médecin.

Réfugié à Nice

En juin 1940, la France capitule. Les clauses de l'armistice imposent, entre autres, un découpage du territoire français en deux zones, respectivement la zone occupée et la zone libre avec pour capitale la cité thermale de Vichy dans laquelle s'installent les services de l'Etat français qui a succédé au régime républicain. Le département des Alpes-Maritimes est inclus dans la zone libre.

C'est là que se rend Godefroy, conseillé par des amis, qui, comme lui, pensent sans doute que la zone est sûre. Elle le sera en effet jusqu'à novembre 1942 où les forces de l'Axe

l'envahiront, suite au débarquement des Alliés en Afrique du Nord, et la placeront sous tutelle de l'armée italienne jusqu'à septembre 1943.

Les lois de Vichy en revanche ont déjà été édictées. Naturalisé français, le docteur Korn a « la chance » selon ses dires de « faire partie des 2% naturalisés à ne pas être déchu de la nationalité française », mais il est concerné par une loi de Vichy « interdisant d'exercer une profession libérale aux descendants d'émigrés après 1860 ».

Un premier poste lui est refusé à l'hôpital Saint-Roch à Nice en tant que Juif. Cependant, grâce à son parcours militaire et avec l'appui d'un confrère il obtient l'autorisation exceptionnelle de s'installer à Valbonne et il ouvre son cabinet en 1941. Il y exerce jusqu'à l'automne 1943.

Installation à Valbonne

Succédant au docteur Rougeas, qui remplaçait lui-même le docteur Aimé Segond, très apprécié par la population, le jeune et sémillant docteur conquiert très vite sa clientèle : *« Le docteur Korn quand il est arrivé à Valbonne il était jeune et bien comme personne, tous les cheveux ondulés, vraiment le bel homme. Il était Juif de la Roumanie et si dévoué que dans toute la région tout le monde l'aimait et l'estimait. (...) De Valbonne il allait de partout, de partout : Opio, Châteauneuf, Plascassier, Le Rouret et dans toutes les campagnes pour soigner les gens. Ah il était dynamique ce docteur-là. Comme il était pas riche il marchait en espadrilles et réparait lui-même son vélo avec des fils de fer, de la ficelle (...). Il soignait les gens dans les champs et leur écrivait l'ordonnance sur le cheval ou la mule : prends ça et ça. C'était vraiment l'homme sympathique et il était charmant, proche de la nature et je suis sûr que dans les vieilles familles de la région tous ils vous en diront du bien du docteur Korn. (...) Il disait qu'il était naturopathe et on y allait volontiers. Il avait un bon diagnostic et quelque chose dans la tête. Juste en vous touchant et en vous regardant il savait ce que vous aviez ; il vous disait :*

« Je suis sûr que vous avez ça et ça »... Et il se trompait pas. (...) Il avait des astuces cet homme-là. Quelque chose sur lui... le don ? Et quand vous alliez mal il vous mettait pas au régime comme font les docteurs de maintenant. Il me disait : « mange ce que tu aimes petit, ce qui te fait plaisir et que tu sens que ça te convient ».

Tout le monde l'estimait ce docteur mais pourtant, pendant la guerre, rien à faire, même lui il avait dû partir se cacher. » (1)

S'étant déclaré comme Juif aux autorités locales, Godefroy Korn exerce ouvertement mais avec sur la tête l'épée de Damoclès de la dénonciation.

« Un beau jour, raconte t'il (1), qui je vois arriver dans mon cabinet, arborant sa francisque ? Le maire, pétainiste déclaré, nommé à Valbonne par Vichy.

-Vous êtes juif docteur ?

-Je ne vois pas comment je pourrais le cacher étant donné que tout le monde est au courant.

-Et bien figurez vous que mon neveu et futur héritier de mes biens est juif, lui aussi, alors j'ai besoin de vos conseils pour lui éviter d'avoir des problèmes... »

Agent de liaison pour la Résistance

Malgré sa situation, Korn n'a pas froid aux yeux. Dès février 1941 il mène une action de résistance en transmettant des messages au service du réseau Gilbert. Dirigé par le colonel Groussard (1891-1980), ce réseau de renseignements militaires travaille pour l'Intelligence Service. Korn, ainsi que le détaille Georges Groussard dans une attestation délivrée après-guerre « a durant la période comprise entre le 1^{er} février 1941 et le 10 novembre 1941 alors que j'étais en résidence surveillée à Cannes, assuré régulièrement mes liaisons avec le sénateur Léon Perrier, chargé du Chiffre de mes services, et lui-même en résidence surveillée à Nice. A, durant la période du 10 novembre 1941 au 15 avril 1942 alors

que je dirigeais mes réseaux à partir de Genève, exécuté périodiquement des transmissions importantes avec le sénateur Léon Perrier qui avait à partir de novembre 1941 la responsabilité d'un de mes réseaux couvrant une partie du sud-est de la France. Le docteur G. Korn se rendait à cet effet de Nice à Annecy où s'effectuait l'échange de courrier. » Avant le 10 novembre 1942, précise la note, les rencontres ont lieu dans un café près de la gare. Korn a l'indicatif 742 et son correspondant à Annecy, 79. « A la première rencontre il était arrivé le premier et lisait « Gringoire ». En passant près de lui vous avez murmuré 742 et il a répondu 79. Vos rencontres avaient lieu une fois par mois. Novembre : 3^{ème} dimanche à 15h. Décembre : 4^{ème} dimanche à 16h. Janvier : 1^{er} dimanche à 13h. Février : 2^{ème} dimanche à 14h. Mars : 3^{ème} dimanche à 15h. Après novembre 1942 [occupation italienne] vous n'alliez plus à Nice. Vous remettiez et receviez le courrier chez le docteur Bousquet 58 rue d'Antibes. Bousquet assurait la liaison avec Perrier. »

Les activités clandestines du médecin se poursuivent jusqu'à fin mars 1943 comme l'atteste Suzanne Kohn (1911-2000), aviatrice, résistante et épouse (en 1971) du colonel Groussard, dans un document rédigé en 1959 depuis son domicile du Mas de la Ribière à Valbonne : « Monsieur le docteur Korn demeurant à Valbonne (AM) a exécuté du mois de novembre à fin mars 1943 de nombreuses missions de liaison entre l'état-major des réseaux Gilbert, commandés par le colonel Groussard alors en Suisse et l'ancien ministre Léon Perrier dirigeant à Nice l'un des réseaux faisant partie de cette organisation. J'assurais moi-même à cette époque des liaisons du même ordre jusqu'au moment où j'ai été con-

trainte de quitter la région courant mars 1943. »

Première alerte

A partir de septembre 1943, la guerre prend un autre visage dans le département. Suite à la reddition de l'Italie qui rejoint les Alliés le 8 septembre 1943, l'armée allemande occupe alors le territoire maralpin et le bruit des bottes résonne à Valbonne. Cette occupation est plus dure que celle des Italiens et les conséquences pour les Juifs beaucoup plus dramatiques.

Une première alerte a lieu pour le docteur à l'automne 1943 :

« A la mairie de Valbonne le brave secrétaire m'avait fabriqué des faux papiers au nom de Rocca, douanier maritime. Un jour de septembre ou octobre 1943, je descendais la rue principale comme un homme la remontait en poussant sa bicyclette.

-Pouvez-vous me dire où vit le docteur Korn ?

-Vous allez là-haut, vous tournez à droite puis à gauche...

J'ai couru à la mairie où le secrétaire m'a confirmé : « Oui, il vient de passer, il travaille pour la Gestapo ».

Je suis remonté chez moi.

-Le locataire c'est moi.

-Vous êtes dans de mauvais draps. On sait que vous allez souvent à Opio, qui est un nid très spécial... Vous avez des sous ?

-Moi ? Je n'ai rien, je soigne à l'œil ! Entrez, cherchez et vous verrez. Si vous voulez j'ai un litre de gnole, qu'on m'a donné...

-Je peux en boire de suite ? »

Dès son départ j'ai roulé jusqu'à Opio pour alerter les Tardon, qui non seulement dissimulaient un émetteur mais cachaient des Juifs au Mas des Moines : la famille Salomon, et aussi, par pur hasard, une des mes anciennes collègues de l'Ecole de Médecine.

Je me suis précipité ensuite pour avertir le maire, Aimé Michel. Ce saint homme donnait toujours un coup de main et son épouse le soutenait bien. Tous ceux qui se trouvaient en détresse et dans le besoin pouvaient compter

sur les Michel et sur Marius Raybaud, lui aussi intègre et généreux. Une crème d'homme.

Mais malgré leur protection, me sentant vraiment trop menacé, au bout de 15 jours je parlais me cacher. » (1)

Caché par les habitants

La situation est d'autant plus tendue qu'une rafle, suite à une dénonciation, vient d'avoir lieu dans un établissement qui fait pension, voisin d'une grande bâtisse au 16 bd Carnot où sont installés des bureaux de la Gestapo. Cette maison (aujourd'hui propriété Onimus) a été construite par Hyppolite Bousquet (né en 1835) officier de santé à Valbonne, époux de Marie Boutonnier. Elle ne sert qu'aux vacances quand la Gestapo la réquisitionne de septembre 1943 à août 1944. (2)

Fuir, se cacher. Où ? Jean Giordana se souvient que son père qui habitait rue du Rocher l'a hébergé « *une ou deux nuits* ». Et puis Amerigo Balducci « *un paysan de Valbonne qui avait un fils, trois filles et un mulet, ra-*



Henri et Adrien Onimus sur le site du « cabanon »

conte Korn, m'a offert d'utiliser son cabanon dans la forêt. J'ai accepté avec reconnaissance. » (1)

En réalité il ne s'agit pas d'une propriété de Balducci. La petite maison chemin du Tameye, appartient à la nièce d'Hyppolite Bousquet, propriétaire du 16 bd Carnot. Elle n'est pas habitée mais sert de remise pour l'entreposage des outils, la récolte des olives. On y loge peut-être des saisonniers. Les descendants d'Amerigo Balducci connaissent cette histoire.

« J'ai toujours entendu dire dans la famille que mon arrière-grand-père avait caché quel-

qu'un dans le cabanon des Onimus, relate Jeff Bottai, son arrière petit-fils. Amerigo avait des terres au Tameye. Il montait avec le mulet travailler ses vignes et au passage il déposait discrètement à manger au docteur Korn. »

La population n'est pas en reste. « *Ma mère Cosette allait le voir à la Ribière ou au Tameye et elle lui portait à manger* » raconte Robert Nardi. « *Tous les Valbonnais savaient qu'il était caché, rapporte Jeanny Manchon. Ils le ravitaillaient et le visitaient aussi pour se faire soigner.* »

« *Une femme enceinte est même arrivée pour accoucher, raconte Korn (1), mais je lui ai dit : où voulez-vous que je vous installe ? Sur la claie à olives ? C'était sur cette claie que je dormais, alors apitoyé par mon sort, le généreux Balducci m'a trouvé une cachette dans la montagne.* »

Cette cachette est liée à la famille Glorio, bien connue à Valbonne, qui exploite une ligne de cars vers Cannes et Grasse. La femme de Jean Glorio, Marie, née Goletto, est une émigrée italienne de Rittana arrivée à Valbonne à l'âge de 16 ans avec sa mère et ses frères. L'un d'eux, Pierre Goletto, « l'oncle de la montagne » pour ses actuels descendants, après une enfance passée à Valbonne (où il côtoie le jeune Pietro Golé décrit par Danielle Baudot-Laksine sous le nom de Pierre le Migrant) se marie avec la sœur de ce dernier, Catherine. Le couple, après avoir vécu à Tournettes (où naît Anna en 1926) puis la Roquette-sur-Siagne (où naît Joseph Marcellin dit Marcel en 1933), loue à partir de 1936 une grande ferme à Andon en contrebas du col de Castellaras : La Valette. C'est là que débarque le docteur Korn en cette fin 1943.

Réfugié à Andon

« *Je suis donc parti en vélo vers Grasse, puis le car de Dédé Funel nous a déposés, mon précieux vélo et moi, vers Andon. De là j'ai roulé jusqu'aux Hautes Valettes pour me réfugier, de la part de Balducci chez Catherine Goletto. Catherine, jamais de ma vie je n'ai vu travailler comme ça, elle n'arrêtait jamais. Une femme très gentille et généreuse. Je n'étais*



A Andon chez les Goletto

pas très doué pour le travail de la terre alors Anna, sa fille, s'impatientait parfois, mais Catherine jamais. Elle n'avait pas grand-chose à donner à manger à sa famille, mais pourtant elle m'offrait en cachette un peu de polenta... -Chut, mangez vite avant qu'ils arrivent, je sais que vous aimez ça. » (1)

La ferme est très bien exposée du soleil levant au soleil couchant. C'est une ancienne bâtisse romaine avec des murs très épais, évoque Christiane Giacchero la fille d'Anna qui y passait ses vacances d'été. « *Quand j'étais enfant, à la fin des années 50, début des années 60, mon grand-père, Pierre Go-*



Catherine Goletto, âgée

letto, venait me chercher avec la Juva 4 à Fayence où j'habitais avec mes parents. Pour moi La Valette c'était le paradis. »

Durant la guerre la ferme n'était guère différente de ses souvenirs de petite fille : « *La maison se composait d'une grande pièce à vivre avec le four au fond. Devant il y avait une cuisinière de marque Rosières en émail bleu qui marchait tout le temps même en été parce que ma grand-mère cuisinait dessus. Il y avait une réserve d'eau dans un réservoir en*

dessous qui permettait d'avoir de l'eau chaude. Mes grands-parents avaient leur potager, deux cochons, des vaches, des poules, des pigeons, des lapins. Ils cultivaient un peu de blé et surtout beaucoup de foin. Ils pouvaient vivre presque en autarcie. La porte de la Valette n'était jamais fermée, ni le jour, ni la nuit. »

Christiane l'après-midi part garder les vaches avec sa grand-mère Catherine, et c'est là qu'elle lui confie le récit de ces quelques mois passés avec le jeune médecin en fuite. *« Elle l'appelait « Pierre » Korn, c'est toujours avec ce prénom que j'en ai entendu parler. Il vivait dans la maison avec eux. Il avait sa chambre à lui et d'après ma grand-mère il sortait très peu étant tout le temps à étudier dans ses livres. Elle au contraire était toujours dehors. C'était une petite femme frêle mais d'une résistance à toute épreuve. Je l'ai toujours vue marcher d'un pas vif et se dépêcher pour faire le plus de choses possibles. »*

Un jour de juin 1944, la famille frôle la catastrophe. Les Allemands, apparemment bien renseignés, arrivent à La Valette. Christiane raconte :

« Les officiers ont tenu mes grands-parents en joue devant la porte de la maison avec leurs deux enfants à côté, Anna et Marcel. Les soldats sont passés derrière la ferme où se trouvaient les fenières et avec les baïonnettes ils ont percé tout le foin méthodiquement. Ils cherchaient vraisemblablement quelque chose ou quelqu'un. A cette époque ma grand-mère ne m'a pas parlé d'autres personnes qui auraient été cachées en dehors du docteur Korn. Ce jour-là, mon grand-père, peut-être averti ou mû par une intuition, l'avait forcé à sortir dehors et lui avait demandé d'aller rôter un pré en-dessous. Cela a pris du temps que tous les greniers soient passés à la baïonnette et mon grand-père redoutait le retour de Korn. Alors il a demandé aux officiers d'éloigner les soldats de sa femme et des enfants. Les Allemands ont accédé à son désir. La fouille s'est terminée et ils sont repartis sans même inspecter la maison. »

« Pierre » Korn rentre après le départ des Allemands. « De là où il était on ne voyait pas la maison. Ma grand-mère dit qu'il n'a pas vu la scène et n'en a rien su. »

Ce fut une belle peur pour tout le monde car la famille risquait d'être fusillée si le fugitif s'était montré.

André Goletto fils de Marcel, a d'autres souvenirs. *« Mon grand-père Pierre Goletto faisait de la Résistance lui aussi. Il m'a raconté qu'il allait sur la crête au-dessus de la maison pour des transmissions. Il était passeur vers l'Italie. Il partait trois, quatre jours... en échange d'une paire de sabots car ils n'avaient rien. Pendant la guerre, les fermes dans la montagne étaient des plaques tournante pour les déserteurs, les maquisards, les enfants juifs laissés par leurs parents pour les protéger... Ceux qui se cachaient se mêlaient aux faucheurs. Mais il fallait faire attention qu'il n'y ait pas de collabos en quête d'informations. »*

En cette année 1944, André tient de son père un épisode qui a traumatisé la famille : *« Mon grand-père a été mis au poteau d'exécution avec sa femme et ses enfants, mon père Marcel avait 11 ans, tandis que quinze personnes au moins étaient à l'abri dans le four à pain. Il a réussi à s'en sortir en donnant une vache. »*

Nouvel engagement

Est-ce à cette époque ou plus tard, que Godefroy Korn reprend ses activités de Résistance ? Il s'en explique sous la plume de Danielle Baudot-Laksine : *« Et puis, Clément Pellegrin, un paysan qui vivait chemin de l'Audi-bergue, m'a confié qu'il appartenait à un réseau [le réseau d'Alexandre Bender]. Ce Clément était de ces campagnards, de ces montagnards désintéressés, généreux et merveilleux. Alors j'ai voulu moi aussi servir ce réseau. Clément m'a fait rencontrer un officier mais celui-ci, glacial, m'a dévisagé...*

-Vous êtes juif ?

-Oui.

-Nous sommes officiers, nous ne vous acceptons pas.

-Et qu'est-ce que cela a à voir ? Je veux parti-

ciper à la Résistance, je suis médaillé militaire !

-Bon, puisque vous avez une bicyclette, vous ferez la liaison avec Saint-Vallier. Vous n'oubliez jamais que vous êtes toléré et non accepté.

-Moi, un socialiste, j'ai donc servi un réseau dirigé par des officiers qui étaient bien résistants, mais contre de Gaulle, contre les Anglais, et réactionnaires. Par la suite, j'en ai eu confirmation, certains ont fait partie de l'OAS. Je transportais pour eux des papiers chiffrés, codés, vers Saint-Vallier. Malgré ma carte d'identité au nom de Rocca, j'étais terrifié en passant le contrôle des Allemands, toujours en rage contre mon vélo qui n'avancait pas. Je remettais les messages au premier hôtel à gauche, d'où j'ai su qu'ils étaient ensuite transmis à un sous-marin basé à Golfe-Juan, et dont le commandant s'appelait Prévoist. » (1)

La fuite vers Levens

Le débarquement a lieu le 15 août 1944 en Provence et les Alliés repoussent les Allemands libérant une à une les communes des Alpes-Maritimes. Godefroy Korn se trouve alors à Thorenc, parmi les maquisards qu'il a rejoints.

« Un jour d'août 1944, j'étais avec des membres du réseau lorsque Clément Pellegrin est arrivé en courant... : « On a été trahis ! »

Alors nous avons fui vers Duranus, vers Tourrettes-Levens. Durant tout le trajet nous n'avions rien à manger, puis enfin un berger nous a offert un bout de pain et un fromage si plein de vers qu'il bougeait ! N'ayant rien dans le ventre depuis 18 heures, j'ai fermé les yeux et avalé. Arrivés à Levens, nous avons été accueillis par un déluge de feu. Les Allemands nous attendaient. Plusieurs des nôtres sont tombés. Voyant une plaque « Docteur Favier », j'ai précipitamment poussé la porte...

-Je suis médecin à Valbonne, en danger...

Il m'a sauvé la vie en me conduisant chez une bonne sœur qui m'a caché dans les combles de l'hôpital. Elle ne pouvait pas me donner à

manger, à peine à boire, et je mourais de chaleur. Enfin le 25 août, le docteur Favier m'a annoncé que Cannes venait d'être libéré, alors avec quelques résistants, j'ai pu m'évader vers Cannes. »(1)

Une attestation corrobore ces dires :

« Grasse le 9 octobre 1944

Je soussigné capitaine Durival, commandant d'Armes du secteur de Grasse et commandant des FFI [Forces Françaises de l'Intérieur] de la circonscription, certifie que le docteur Korn Godefroy a fait partie des FFI de la compagnie Durival, bataillon Rodolphe. Venu du groupe de Bender (Andon) il nous a rejoints à Thorenc. Volontaire pour aller en première ligne, il a participé aux combats de Levens. Il est resté avec les blessés FFI à Levens où il a été fait prisonnier volontairement avec eux. Il a réussi



La carte de la Milice patriotique (archive de Valbonne) avec le docteur Denis (de Lauzance) à soigner les blessés. Il a réussi à rejoindre ensuite les lignes françaises où il a continué avec courage et dévouement à s'occuper des blessés et évacués dans la région de Puget-Théniers. » (1)

Retour à Valbonne

A la Libération, de retour à Valbonne, le docteur Korn se voit délivrer une carte FFI de la Milice patriotique de Valbonne : elle est signée Louis Boccaron au titre de commandant, et Joseph Pagano, président du Comité de Libération nationale.

« Après la Libération, des amis valbonnais m'ont conseillé de demander un certificat de Résistance. Je n'y tenais pas, mais ils ont tellement insisté... « Ca vous sera utile, vous avez

fait pour ce réseau un travail dangereux ! » que j'ai fini par céder et monter à Andon ou Caussols, je ne me souviens plus. Là, un des officiers du réseau que j'avais servi se tenait derrière un bureau. Il a écouté ma demande puis m'a toisé d'un air méprisant :

-A vous ? Un certificat de Résistance ? N'oubliez pas que nous vous avons toléré, jamais accepté. Non seulement je vous le refuse mais j'inscris sur ce registre qu'on ne vous le donne jamais.

Plus tard j'ai eu l'occasion de raconter cette histoire au colonel Groussard, chef du Deuxième Bureau :

-Donnez-moi le nom de ce salaud !

J'ai laissé tomber.

Pour moi une seule chose comptait : j'étais en vie ! » (1)

La vie reprend

En 1947, le docteur Korn se marie avec Carla Helman née à Itcani en Roumanie en 1922. Le couple a deux enfants Michel en 1948, qui deviendra médecin gastro-entérologue et une fille Mireille en 1950, cogérante d'entreprise. Carla assiste son mari dans sa pratique. Korn est le médecin de famille de nombre de Valbonnais mettant au monde bien des enfants qui parlent de lui aujourd'hui avec nostalgie. Mireille, présente à l'inauguration d'une exposition de l'ADIRP (3) en janvier 2024 à l'invitation des l'association des Amis de Joseph Rocher où son père était mis à l'honneur, revient sur la personnalité de ce personnage au parcours hors norme. *« Il avait une mémoire incroyable et ne tenait aucun registre écrit de ses patients, tout était dans la tête ! Il adorait jouer avec les mots aussi. Ses pseudonymes tournaient souvent autour du blé ou des céréales. Il aimait dire qu'il était comme une graine de sésame tombée dans le Sahara. Il parlait aussi le patois qu'il avait appris très facilement. Il avait réellement un don pour les langues. »*

Danielle Baudot-Laksine rapporte une confidence : *« Pour l'inauguration avec le maire d'Opio Fernand Raybaud, du monument à la*

mémoire du président du conseil général et poète, maître Joseph Bermond, mort à 104 ans, c'est moi qui ai prononcé le discours... en patois ! Maître Bermond aimait souvent dire : j'ai quatre filles... Mireille Wilhelem, Juliette Saisse, Marguerite Ouvrier, et la France ! » (1)



G. Korn avec l'aquarelle d'Isabelle Chemin

Dernier hommage

A la fin des années 1990, Godefroy Korn vend sa maison de Valbonne et s'installe à Cannes boulevard Carnot pour sa retraite.

En 2005 à l'occasion de sa venue à Valbonne pour les commémorations des 60 ans de la libération des camps, la plasticienne Isabelle Chemin lui consacre un vidéo-montage dans le cadre de l'exposition organisée par l'association l'Art Tisse à l'hôtel de ville de Valbonne. Elle peint également à l'aquarelle un portrait de sa maison.

Le docteur Korn s'éteint trois ans plus tard à Cannes le 13 mars 2008.

Récit : Paricia Civel avec interviews et contributions de Mireille Korn-Tulpan, Michel Korn, Christiane Giacchero, André Goletto, Henri et Adrien Onimus et textes de Danielle Baudot-Laksine.

(1) « Tant'Anna : les Années grises » Danielle Baudot-